L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 16 SEPTEMBRE 1888.

Pour une canne.

Hercule Abatvent, malgré son nom, était un homme doux et pacifique. Il n'avait jamais abattu que des têtes de pavot, dans son laboratoire, alors qu'il était pharmacien à Annecy. Il avait épousé à trente ans une veuve nommée Etiennette Malfroy, qui était plus âgée que lui et qui ne lui avait point donné d'héritiers. A cinquante ans, il avait cédé son fonds et s'était retiré dans le faubourg Sainte-Claire, où il habitait une maison appartenant en propre à sa femme. Cette étroite demeure, élevée d'un étage en retrait sur le rez-de-chaussée et formant terrasse, faisait l'admiration des voisins et des passants.

La galerie à fuseaux qui bordait la terrasse du premier étage était complètement garnie de caisses où des œillets rouges, des fuchsias, des rosiers et des géraniums foisonnaient, poussant en été leurs tiges épanouies jusqu'au-dessus de la rue. Au milieu de ce jardin suspendu se balançait une cage où un bouvreuil sifflait des airs de valse ; dans un angle, un escalier en échelle de meunier, sous lequel était méthodiquement rangée la provision de bois pour l'hiver, conduisait au grenier, où des pots de pétunias étaient suspendus en encorbellement et où un chat jaune se chauffait au soleil. Cette maisonnette avec sa terrasse fleurie semblait à Etiennette et à Hercule Abatvent un paradis terrestre. Ils y coulaient des jours heureux, occupés l'un et l'autre à de sommolentes et régulières besognes domestiques. Ils ne la quittaient guère que le dimanche pour aller, bras dessus bras dessous, se promener à Albigny ou aux Balmettes.

Leurs habitudes casanières et leur mutuelle affection les avait fait surnommer dans le quartier Philémon et Beaucis. Ils étaient, en effet, inséparables. Hercule se plaisait au logis ; on ne le voyait jamais au café ; il était d'ailleurs très serré et n'aimait point à dépenser follement son argent. De temps à autre seulement, dans les soirées d'hiver, il allait au cercle faire un whist à un centime la fiche, en compagnie du juge Maunglier et d'un membre du club Alpin....

* *

Ce fut justement cet alpiniste qui porta le trouble dans le ménage Abatvent. Il ne rêvait que courses en montagne, ascensions de sommets, traversées de glaciers : il manœuvra si bien qu'il fit honte à Hercule de son existence de colimaçon et lui inspira le désir de voir au moins une fois en sa vie les merveilleux sites alpestres dont il n'était séparé que par une dizaine de lieues. Un beau soir, en rentrant au logis, l'ancien pharmacien déclara à sa femme qu'il était las de son inaction et qu'il était résolu à visiter le Mont-Blanc. Ce soir-là, il y eut des orages et des pleurs dans la petite maison du faubourg Sainte-Claire. Etiennette tança vivement Hercule de ses goûts de vagabondage et lui représenta qu'il coûtait de gaieté de cœur à sa perte. Mais Abatvent était entêté comme tous les gens qui n'exercent pas souvent leur volonté. Il jura à sa femme qu'il visiterait le Mont-Blanc, et cela pas plus tard que le lendemain.

On entrait en juillet, le baromètre était au beau fixe, et cette excursion serait d'ailleurs l'affaire de cinq ou six jours. Etiennette vit qu'il était bâté à cette fantaisie, elle céda en soupirant, mais elle déclara qu'elle s'en lavait les mains et que, s'il arrivait malheur à l'imprudent touriste, du moins elle n'aurait point à se reprocher de l'avoir aidé dans cette entreprise insensée. Hercule n'en fit que rire ; il graissa lui-même ses souliers ferrés, mit dans sa gibecière une chemise, un gilet de flanelle et des chaussettes de rechange ; il y ajouta un flacon d'arnica, de la charpie et une fiole de vieux kirsch ; puis le lendemain, guêtré jusqu'aux genoux, il s'arracha des bras de l'éplorée Etiennette et s'embarqua sur le bateau à vapeur *le Mont-Blanc*, qui devait le conduire jusqu'au bout du lac.

* *

Quand le bateau l'eut déposé sur le ponton de Doussard, Hercule respira librement et se sentit une recrudescence d'humeur vagabonde. Il s'achemina d'un pied léger vers la route de Faverges, qui côtoie l'anche et droite entre les prés encadrés de hautes montagnes rocheuses. Il comptait gagner les Fontaines-d'Ugines avant midi, y déjeuner et aller coucher à Flumet ;—ce serait sa première étape.

Tout en marchant, il heurta du pied un objet assez lourd, se baissa et vit dans la poussière une solide canne de houx, noueuse, pesante, terminée par un bout ferré et ornée à l'autre extrémité d'une tête arrondie, qui en faisait une sorte de massue.

Abatvent, avec ses habitudes d'ordre et d'économie, n'était pas homme à laisser rien se perdre.

—Voilà, pensa-t-il, un vrai bâton de montagne ; il est tout à fait à ma main et il n'a pas apparence que le propriétaire qui l'a oublié vienne le réclamer.... Ma foi, je le prends avec moi, ce sera un utile compagnon de voyage.

Là-dessus il ramassa la canne et continua sa route. L'air était vif, le ciel clair et, quand il arriva au pont d'Englannaz, il aperçut dans l'ouverture de la vallée de Saint-Ferréol, les hautes cimes du mont Blanc, se découpant neigeuses sur le ciel bleu. Son cœur bondit à cet aspect et il regarda les sommets immaculés avec un clignement d'yeux qui signifiait : " A nous deux, maintenant !" puis il entra tout guilleret à Faverges.

Il trouva le pays en rumeur : dans la nuit même, le meunier de Saint-Ferréol, Jean Servoz, avait été assassiné sur sa voiture, tandis qu'il revenait du marché d'Ugines. L'assassin l'avait assommé d'un coup de bâton et l'avait dévalisé. Le corps, ramassé sur la route, avait été transporté à la gendarmerie et on venait de prévenir la justice. Hercule, qui n'était pour le quart d'heure préoccupé que du mont Blanc, traversa assez distraitement la foule attroupée dans la rue et s'arrêta devant un café pour prendre un bock, sans faire attention aux regards inquisiteurs que chacun jetait sur lui.

J'ai oublié de dire que, bien qu'étant d'humeur douce et pacifique, l'ancien pharmacien ne payait pas de mine ; il était roux, marqué de taches de son ; il louchait un peu, et cela lui donnait, à première vue, un air hagard. De plus, en homme ménager de son bien, il avait mis pour le voyage ses vêtements les plus fripés, ce qui, avec la poussière du chemin, contribuait à rendre sa tournure équivoque.

Tandis qu'il s'asseyait devant le café, les regards devenaient de plus en plus soupçonneux, et des rumeurs couraient dans la foule.

—Qu'ont-ils donc tous à me dévisager ? se demandait Abatvent qui commençait à s'apercevoir de l'agitation des curieux.

Comme il portait la chope à ses lèvres, tout à coup un gendarme se détacha du groupe et une poigne solide s'abattit sur le bras d'Hercule.

—Au nom de la loi, je vous arrête ! grommela une voix rude.

—Ah ça ! vous plaisantez !.... murmura-t il, interloqué.

—Je ne plaisante pas : suivez-moi à la justice de paix !.... Et d'abord, donnez-moi votre bâton !....

En un clin d'œil, Hercule, en dépit de ses protestations, fut poussé vers la mairie, tandis qu'autour de lui des voix grondantes s'écriaient :

—Je reconnais le bâton du père Servoz !

—Quel scélérat et comme il a bien la mine de ce qu'il est !....

* *

Traîné dans le cabinet du juge de paix, Abatvent ébaubi se présenta devant ce magistrat dans un état de désordre et d'ahurissement indescriptible. Celui-ci, un petit homme vêtu de noir, à l'œil endormi, leva lentement la tête, toisa le prévenu et commença l'interrogatoire :

—Comment vous appelez-vous ?

—Hercule Abatvent.

—Ce n'est pas un nom du pays, cela.. D'où venez-vous ?

—D'Annecy, où j'ai mon domicile.

—Où étiez-vous cette nuit, entre une heure et trois heures du matin ?

—Mais.... dans mon lit.

—On ne s'en douterait pas à vous voir !.... On a saisi sur vous le bâton que voici.... Ce bâton a appartenu au meunier Jean Servoz, qui a été assassiné cette nuit même.... Tout le monde ici a reconnu la canne de la victime.... Comment se trouve-t-elle entre vos mains ?

—Je l'ai ramassée sur la route de Faverges.

—Réponse peu satisfaisante.... Un homme comme il faut ne ramasse pas de bâtons sur les routes.... Où alliez-vous ?

—Visiter le mont Blanc.

—Vous n'avez pas la mine d'un touriste, et puis, à qui ferez-vous croire qu'un véritable touriste parte en excursion sans s'être muni au préalable d'un *alpenstock* ?.... Avez-vous des papiers ?

Hercule bredouilla ; il n'avait pas jugé à propos de prendre un passeport pour aller à Chamounix ; d'ailleurs il était avantageusement connu dans son quartier ;—mais l'opinion du juge de paix était déjà fixée.

—C'est bon dit-il ; qu'on le mène à la maison d'arrêt en attendant l'arrivée de ces messieurs du tribunal.... Nous ne procéderons à la confrontation de l'inculpé avec le cadavre qu'en présence des magistrats du parquet.

Et là-dessus on conduisit le malheureux Abatvent dans une chambre borgne qui servait de prison.

* *

La cellule de la justice de paix était solidement verrouillée et ne recevait le jour que par une sorte de soupirail de cave.

Lorsque Hercule se vit seul dans cette geôle, dépouillé de sa gibecière et livré à ses réflexions, il tomba dans un noir découragement.

Par quelle détestable inspiration avait-il quitté Etiennette et la petite maison du faubourg Sainte-Claire pour courir les aventures ? Ah ! comme en ce moment il regrettait la galerie ornée d'œillets et de géraniums où le bouvreuil sifflait la valse de *Robin des Bois* ! Reverrait-il jamais cette délicieuse retraite ? Combien de temps languirait-il sous les verrous et sous le poids d'une accusation capitale ? Comment tout cela finirait-il ? On a vu des innocents condamnés à mort à la suite de pareils quiproquos. Le nom de Lesurques lui revenait à la mémoire et il se désespérait. Maudite canne ! Pourquoi l'avait-il ramassée et qu'allait penser Etiennette en apprenant que son Hercule pourrissait sur la paille des cachots ?

Ses yeux commençaient à se mouiller et il allait pleurer comme un veau, quand la porte se déverrouilla, et le gendarme qui l'avait arrêté lui intima l'ordre de le suivre.

L'instant d'après, il était de nouveau introduit dans le cabinet du juge de paix, où se trouvaient assemblés "ces messieurs du parquet" ; mais, dès qu'il entra, le juge d'instruction poussa un cri de surprise :

—Eh quoi ! c'est vous, monsieur Abatvent !

Ce magistrat était précisément le partenaire d'Hercule au whist.

L'ancien pharmacien put enfin s'expliquer et se justifier, d'autant plus que, dans l'intervalle, on avait arrêté le véritable meurtrier. Hercule revint à Annecy avec son juge qui le ramena en triant à Etiennette.

Quant à lui, il fondit en larmes en revoyant ses œillets, renonça à visiter le mont Blanc et jura ses grands dieux de ne jamais plus ramasser de cannes sur les routes.

ANDRÉ THEURIET.

(Dans la *République Française*.)

La tartre dans les chaudières à vapeur.

Le nombre des procédés que l'on a proposés pour désincruster de leur tartre les chaudières à vapeur est incalculable. A de rares exceptions près, les eaux naturelles sont chargées de sels calcaires qui se déposent, quand on fait bouillir l'eau, sur les parois des chaudières. Tout le monde a vu le même effet se produire sur les petites bouilloires métalliques dont on se sert partout : l'intérieur de la bouilloire se couvre d'un dépôt calcaire. Pour les générateurs industriels, il en résulte un inconvénient grave. Ce dépôt forme écran peu conducteur de la chaleur et entraîne une dépense de combustible et quelquefois amène des explosions quand, brusquement, la croûte tombe et donne lieu à une surchauffe locale de l'eau en contact.

On a essayé d'éviter les incrustations à l'aide de substances chimiques, d'actions galvaniques, etc. Les résultats n'ont jamais été absolument satisfaisants. Il y a quelques années, M. Cousté, directeur des manufactures de l'Etat, montra que les sels calcaires des eaux séléniteuses se précipitent dès que la température du liquide dépasse 130 degrés. La précipitation est d'autant plus complète et plus rapide que la température est plus élevée. Par conséquent, en chauffant l'eau préalablement à haute température, il est possible de la débarrasser des sels calcaires et d'éviter complètement les dépôts sur les parois des chaudières. Quelques constructeurs ont tiré parti des faits révélés par M. Cousté et ils ont combiné des dispositifs ingénieux qui mettent les générateurs à l'abri des incrustations. Mais il s'agit de chaudières neuves : et les anciennes, est-ce qu'on ne pourrait aussi leur appliquer le système Cousté ?

Un inventeur américain a eu l'idée de réaliser un épurateur applicable aux chaudières de tous les types. L'épurateur Carroll, système W. J. Smith, consiste simplement en un long tube placé horizontalement dans la chaudière et à moitié immergé. Il est fermé à un bout et communique de l'autre avec l'arrivée de l'eau. Il est partagé en deux compartiments par un diaphragme métallique horizontal, et enfin percé de trous à l'une de ses extrémités. L'eau pénètre dans ce tube, s'échauffe au delà de 130 degrés, se débarrasse de ses sels qui tombent dans le compartiment inférieur, et s'élève ensuite en pluie par les trous, au milieu de la vapeur de la chaudière. Le diaphragme a pour effet de gêner la circulation du liquide et de faciliter la précipitation de la matière calcaire.

Bref, l'épurateur est une petite chaudière de chauffe préalable qui ne laisse passer l'eau dans la grande chaudière qu'après épuration. La matière calcaire reste dans le tube à l'état de boue, et il suffit d'en opérer la vidange, de temps en temps par jour, selon la nature des eaux employées. L'emploi de cet appareil supplémentaire fait réaliser une économie de 10 à 15 0/0 sur la consommation en combustible. Les surfaces de chauffe restent, en effet, toujours propres et l'alimentation en pluie chaude, au sein de la vapeur, diminue considérablement les pertes de pression, c'est-à-dire les abaissements de température à chaque nouvelle période d'alimentation.

Les quartiers pauvres et les quartiers riches de Paris.

Le recensement des professions permet—lisons-nous dans la *Statistique de Paris*—d'évaluer numériquement le degré de bien-être des habitants de chaque arrondissement par deux procédés différents : 1, en calculant la proportion des individus appartenant à la classe ouvrière ; 2, en calculant la proportion des domestiques. Une autre méthode consiste à calculer la fréquence des contrats de mariage, car un contrat suppose que les futurs époux possèdent quelque chose. Enfin, nous calculons la proportion des indigents secourus par l'Assistance publique.

Les conclusions fournies par ces quatre modes de calcul sont parfaitement concordantes. Entre la proportion des patrons et employés par rapport aux ouvriers et la proportion des contrats de mariage, il y a parallélisme. La proportion des domestiques établit entre les différents arrondissements des dissemblances plus tranchées que les deux autres rapports.

On peut distinguer à Paris les 10 premiers arrondissements (du centre), qui sont généralement riches, et les 10 derniers arrondissements (excentriques), qui sont généralement pauvres. Parmi les 10 premiers arrondissements, le sixième (Luxembourg) et surtout le huitième (Elysée) et le neuvième (Opéra) sont ceux où la population est la plus aisée ; le quatrième (Hôtel de Ville), le cinquième (Panthéon) et le dixième (Enclos-Saint-Laurent) sont les moins riches.

Parmi les arrondissement excentriques, il faut mettre à part le 16e (Passy), qui présente des chiffres plutôt supérieurs à la moyenne des 10 arrondissements du centre, et le 17e, dont une partie est luxueuse, une autre bourgeoise et une autre encore habitée par des ouvriers. Tous les autres faubourgs de Paris sont pauvres ; le plus aisé est le 15e, (Observatoire), les plus pauvres sont le 13e (Gobelins), le 18e (Montmartre), le 19e (Buttes-Chaumont) et le 20e (Ménilmontant.)

Ces conclusions concordent avec l'impression que produit l'inspection superficielle de ces différents arrondissements. Il était important de traduire et de fixer ces impressions par des chiffres.

A l'exemple de Villermé, des statisticiens ont fait des recherches fondées sur la supposition que tel arrondissement de Paris pouvait être considéré comme n'étant habité que par des riches, tandis que tel autre pouvait être considéré comme réservé aux pauvres. De telles recherches sont assurément permises lorsqu'elles sont conduites avec une prudence suffisante ; toutefois, elles seront plus fécondes si l'on considère non plus les arrondissements, mais les quartiers, la population d'un même quartier étant plus homogène que celle d'un même arrondissement.

Nous pouvons classer les quartiers en six catégories ainsi définies :

Très pauvres : Moins de 50 domestiques féminins par 1,000 ménages de deux personnes au moins ;

Pauvres : De 50 à 99 domestiques féminins par 1,000 ménages de deux personnes au moins ;

Aisés : De 100 à 199 domestiques féminins par 1,000 ménages de deux personnes au moins ;

Très aisés : De 200 à 299 domestiques féminins par 1,000 ménages de deux personnes au moins ;

Riches : De 300 à 399 domestiques féminins par 1,000 ménages de deux personnes au moins ;

De luxe : Plus de 400 domestiques féminins par 1,000 ménages de deux personnes au moins (et en outre plus de 100 domestiques mâles).

Si l'on suppose—ce qui est conforme à l'observation courante—que les familles qui sont servies par un domestique mâle ont aussi un ou plusieurs domestiques féminins, on devra admettre les proportions suivantes :

Sur 1,000 ménages de deux personnes au moins :

51 ont un ou plusieurs domestiques masculins et un ou plusieurs domestiques féminins (ce chiffre est supérieur à la vérité) ;

120 ont une ou plusieurs domestiques femmes (ce chiffre est supérieur à la vérité).

829 n'ont pas de domestique. (En réalité, la proportion de ceux qui n'ont pas de domestique est supérieure à ce nombre.)

Si l'on remarque, d'autre part, que sur 1,000 personnes exerçant une profession, il y a 544 ouvriers, et que l'on admette que les familles d'ouvriers n'ont pas de domestique, on sera conduit à admettre que les 829 familles sans domestique se composent de 285 familles d'employés, de fonctionnaires, de petits patrons ou chefs d'atelier sans domestique et de 544 familles d'ouvriers.

Arrivons à la comparaison annoncée entre l'aisance des populations, mesurée comme on vient de le voir, et l'importance des valeurs locatives, telle qu'elle ressort du travail publié en 1881. Pour plus de netteté, nous partageons les quartiers très pauvres et les quartiers de luxe en trois groupes distincts :

Au point de vue des loyers comme au point de vue de la domesticité, la Maison-Blanche est le quartier le plus pauvre et les Champs-Elysées le quartier le plus riche. On comprend que les valeurs locatives décroissent plus vite que l'aisance individuelle quand on passe des quartiers des commerçants du centre ou des quartiers très industriels du Nord de l'Est et du Sud-Est, à des régions moins laborieuses comme les Ternes, Saint-Lambert, Plaisance, le Petit-Montrouge.

Taupin est au café. Sa consommation payée, il remet la monnaie dans sa poche.

Le garçon, obséquieux :

—Monsieur voudra bien ne pas m'oublier.

Taupin, souriant avec bonté :

—Non, mon ami. Je vous écrirai !

Pensées choisies de Brioliet :

Le portefeuille de la guerre, c'est une branche de laurier.

En ce siècle, on fait d'autant mieux sa pelote que l'on est plus ficelle.

Dès qu'un homme, même grêlé, a pris femme, il est uni par le mariage.

La valse est un plaisir étourdissant.

L'abbé Maury.

Nous détachons, du dernier feuilleton d'un collaborateur de la *Liberté*, ces quelques passages, qui ont trait au célèbre abbé Maury :

Les encyclopédistes, réunis chez Mme du Deffant, apprirent un jour que la maîtresse du logis leur allait présenter un jeune ecclésiastique. "—Bon ! dirent-ils, du moins est-il savant ?"

Il l'était, et c'est même ce qui avait enflammé pour lui le célèbre aveugle qui tenait cénacle littéraire. Elle se souvenait que, jadis, Mme de Rambouillet avait aussi attiré dans son salon un jeune prêtre en herbe. Seize ans, mais un génie ! Ce petit abbé là s'appelait Bossuet tout simplement. La marquise de Rambouillet trouva piquant de l'essayer dans un sermon qui fut prononcé au milieu de la nuit, si bien que Voltaire raconte que jamais, au grand jamais, il n'avait entendu prêcher si si tôt ni si tard.

La marquise du Deffant demanda aussi un sermon au petit abbé Maury,—petit abbé, si l'on veut, car il avait la taille d'un carabinier.—Le jeune Méridional, fils d'un cordonnier du comtat d'Avignon, ne se fit point prier. Il le débita son sermon, avec abondance et avec éloquence ; il avait pris pour texte la parfaite fausseté des idées philosophiques du jour ; il démontra qu'elles n'étaient pas même neuves, car elles venaient de l'antiquité, renouvelées tout bonnement des erreurs des sophistes.

Les sophistes bonveaux l'applaudirent de bonne grâce et prédirent que ce serait un grand évêque ; il le fut, mais après avoir traversé des commotions politiques qu'on ne prévoyait pas encore, —et après avoir été, à l'Assemblée constituante, le seul rival à sa taille qu'ait rencontré Mirabeau.

Député du clergé aux États-Généraux, c'est au demi-dieu de cette Assemblée que Maury s'attaqua tout de suite :

"—Je consens qu'on vous applaudisse pourvu qu'on m'écoute. Obtenez-moi donc du silence si vous voulez triompher de mes principes, car, au milieu du bruit, vous ne triompheriez que de mes poumons."

D'abord ils furent ennemis, se criblant l'un l'autre de traits aigus : "—Je vais vous enfermer dans un cercle vicieux, disait Mirabeau.—Quoi, répondait Maury, vous voulez donc m'embrasser !"

L'abbé combattait pour le maintien du pouvoir royal. Mirabeau voulut qu'on le conduit, et point qu'on l'abaissât ; tous deux finirent par se rencontrer au fond des choses. Mais au moment où il allait travailler à refouler la révolution qu'il avait imprudemment déchaînée, Mirabeau mourut. Maury l'alla voir à ses derniers moments ; il regrettait,—lui, l'adversaire,—la disparition de ce talent superbe ; la plupart des amis politiques de Mirabeau éprouvaient, au contraire, un grand soulagement plus ou moins déguisé. Enfin ils allaient être délivrés de cette personnalité écrasante ! Déjà les supériorités incommodaient, on entrait en démocratie.

En ce moment, l'abbé Maury se vit signalé aux fureurs de la populace. Tout le monde connaît la réponse qu'il opposa à une troupe qui voulait le mettre à la lanterne : "—Eh bien ! en verrez-vous plus clair ?"

Tout jeune, il disait que la Fortune ne lui échapperait point : "La coquine se rit de ses poursuivants ; mais j'ai de bonnes jambes et j'espère bien l'attraper." En 1809, elle vint s'offrir d'elle-même. Seulement Pie VII et Napoléon étaient déjà brouillés sans retour. Le Pape avait lancé sa bulle d'excommunication contre l'empereur qui, bientôt, le retint prisonnier à Savone, puis à Fontainebleau. L'archevêché de Paris était vacant, Napoléon l'offrit à son oncle, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, qui osa lui répondre : "J'ai deux maîtres au-dessus de vous, Dieu et le Pape." L'empereur fit appeler le cardinal Maury qui répondit : "J'accepte."

Le 30 mars 1814 les alliés entrant dans Paris, on lui dire à l'archevêque qu'il agirait prudemment en se mettant à l'abri. "Je n'ai pas eu peur des lanternes et des poignards de la Révolution, répondit-il, je ne tremblerai pas devant les Cosaques." Cependant, cédant aux instances de ses amis, il prit un déguisement laïque, sortit du palais épiscopal, atteignit la barrière et la trouva fermée.

Alors, il revint chez lui, honteux de ce mouvement de faiblesse ; il se revêtit de sa soutane rouge et descendit dans le jardin de l'Archevêché. Les Cosaques, qui ne connaissaient point ce grand habit somptueux, se mirent à le regarder curieusement à travers les grilles et ne bougèrent. Ce n'étaient donc point les Cosaques qui lui en voulaient ; il s'en doutait bien.

Le nouveau gouvernement l'invita à s'éloigner ; le titre d'archevêque de Paris ne lui appartenait point, puisqu'il l'avait accepté malgré la défense du Pape.

Il y a quelque part, perdu au fond d'un chef-lieu de canton en France, un curieux type d'agent d'affaires borgnes, qui aurait séduit Balzac.

Un de ses tours est le suivant. Sur son bureau se trouvent, bien en évidence, deux codes, l'un très gros, l'autre d'un format minuscule, et lorsqu'un paysan vient le consulter :

—Duquel de ces deux codes voulez-vous un conseil ? lui demande-t-il. Pour celui-ci (il touche le gros livre), c'est cinq francs ; pour l'autre, cinquante sous seulement !

Le paysan hésite bien un peu, mais comme avant tout il tient à "avoir du bon," il se décide généralement à lâcher ses cent sous. Et le tour est fait.

Un malade ; son notaire.

Le malade.—Je vous ai fait demander pour faire mon testament.

Le notaire.—Sapristi ! J'ai oublié d'apporter du papier timbré. (Se calmant) Mais vous avez le temps. Votre médecin, que j'ai rencontré en venant, m'a assuré que vous en avez au moins encore pour deux jours.

A l'avenir les tablettes de chocolat seront enveloppées dans de faux billets de banque.

Le papier-monnaie n'est-il pas une sorte de papier d'argent ?

Un assassin reçoit la première visite d'un célèbre avocat qu'on lui a donné d'office.

Aussitôt en présence, ils poussent tous deux un cri d'étonnement.

—Je ne me trompe pas, s'exclame l'assassin, mon avocat d'il y a vingt-cinq ans, en simple police !

—Tiens ! fait l'avocat, mon premier client ! Quel étrange hasard ! Je débutais.

—Moi aussi !

Puis l'assassin, avec expansion :

—Ah ! nous avons fait notre chemin, depuis lors !

Entre amis.

—Mon cher, ma bonne amie a des mains et des pieds de duchesse.

—Absolument comme ma petite modiste : seulement, celle-ci a la cheville ouvrière.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'Impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consomption étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix $1 ; six flacons, $5.

Le violon et les jeunes filles en France.

Les habitués des concours du Conservatoire n'ont pas vu sans étonnement—dit la *Gazette de France*—défiler, cette année, parmi les trente-huit concurrents violonistes, treize jeunes filles, et la surprise a été plus grande encore lorsque, sur quatorze récompenses, le jury a cru décerner au sexe faible huit nominations dont le premier prix accordé, à l'unanimité, à une fillette de quinze ans, Mlle Dantin.

Le nombre croissant chaque année de jeunes filles qui se destinent au violon ne pouvait manquer de provoquer une certaine inquiétude chez tous ceux qui s'intéressent à la fois aux questions artistiques et sociales.

D'où venait ce subit "attachement" du sexe faible pour l'instrument des Vieuxtemps et des Sivori ? Que deviendraient les hommes de talent si les femmes prenaient leurs places à l'orchestre ? les leçons suffiraient-elles à les faire vivre ?

Le *Petit Journal* a posé ces questions à l'un des plus distingués professeurs du Conservatoire, M. Dancla.

A cette interrogation, le célèbre violoniste a répondu :

—Evidemment le nombre des jeunes filles qui se destinent au violon augmente ; il y a une dizaine d'années les professeurs ne comptaient dans leur classe que deux ou trois sujets féminins ; maintenant j'instruis dans ma classe huit jeunes filles, je dois avouer que je ne vois pas cela sans une certaine inquiétude.

Il y a douze ans même, j'étais absolument opposé à cette idée que l'on fit jouer du violon aux demoiselles. Je me rappelle avoir fait part de mes craintes à feu Alard qui était à ce moment-là au Conservatoire le monopole des jeunes filles violonistes, et mon camarade me répondit en souriant :

"J'ai été effrayé comme toi, mais j'en suis revenu. Tu y viendras."

En effet, j'y viens peu à peu, car les jeunes filles sont les meilleures élèves ; elles travaillent mieux que les garçons. Elles n'ont pas les préoccupations du concert, du théâtre comme les jeunes gens qui sont obligés de tenir le soir leur place au pupitre d'un orchestre pour gagner leur vie ; elles étudient en famille, elles sont intelligentes et habiles.

Mes craintes se basent sur le peu d'avenir que le violon offre aux jeunes filles pour vivre ; les théâtres leur sont absolument fermés ; dans les concerts, elle ne peuvent jouer que rarement, et comme solistes ; elles ne trouvent donc à gagner leur vie qu'en donnant des leçons. Eh ! bien, les pensionnats, les couvents, les familles les préfèrent, de là pas un enseignement masculin ! Ah ! je ne crains rien pour les virtuoses comme cette charmante petite Dantin, dont les parents ont du reste de l'aisance. Les virtuoses, peuvent faire de l'art, mais pour celles qui n'ont que du talent, le métier est dangereux.

—A quoi attribuez-vous ce subit élan des jeunes filles vers le violon ?

—D'abord, au mouvement général des jeunes filles vers les carrières indépendantes. Toutes veulent se consacrer au professorat, enseigner les arts, les lettres, les sciences.... N'avons-nous pas des doctoresses en médecine ?

Pourquoi s'étonner de voir des jeunes filles violonistes ? Il est évident que les succès obtenus au Conservatoire par Mlles Tayau, Tua, Harkness, Hillemacher, Carpentier, Gauthier, et en remontant à des années antérieures, par Mlle Milanollo, qui a épousé le général Parmentier, Mme Normann-Néruda, ont applaudie à Londres, ont préparé le mouvement.

—Le violon n'est-il pas nuisible à leur santé ?

—Aucunement, à condition, bien entendu, que le professeur habitue l'élève à le tenir comme il faut. D'ailleurs, j'oblige mes élèves, femmes ou hommes, à placer sur le clavier un petit coussin. J'empêche ainsi la fatigue. Une mauvaise position peut comprimer la poitrine, fatiguer les muscles du biceps à ce point que le bras peut se tordre ; les jeunes filles pourraient même devenir bossues.

Pigé dans le *Pon*, ne le nommons pas, le lecteur perspicace le reconnaîtra sans peine) cette phrase mirifique :

"Les malheureux manifestants furent expulsés du BOCAL où ils s'étaient réfugiés."

S'agit-il de cornichons ou d'anchois ?

"N'avez-vous pas honte, mon cousin, de tuer un joli petit oiseau comme celui-là !"

"Mais, cousine, je pensais qu'il irait bien à votre chapeau."

"Tiens, c'est vrai !.... il est du même gris ;.... vous êtes bien gentil."

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 15 septembre 1888.

[illegible] (CLEARING HOUSE) NOUVELLE-ORLEANS

	Échanges.	Balances.
[illegible]	$387,012 00	$142,745 00
[illegible]	901,565 00	151,314 00

CHANGES ÉTRANGERS.

[illegible]

MARCHÉ MONÉTAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne demande et ferme avec la quantité disponible modérée.

New-York—Taux de l'argent à 1 pour cent.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 4 ; consols 97 15/16 à 98 1/16 ; argent en lingots 44 ⅝ ; U. S. 4 ½ 131 ½.

Paris—Rentes 83.72 ½.

CHANGE.

Les STERLING sont stables. Les FRANCS sont stables.

France de commerce....5.25

Traites de banque....5.20

Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est calme.

Traites de commerce $1 25 à 1 00 de prime. Traites de banques au pair.

Les banquiers tirent des chèques $1 00 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Avant de 11 A. M.

15 actions N O Ins Ass............ 17

Entre les appels de 11 a. m. et de 1 p. m.

12 actions du St Charles St RR............$ 67 ½

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

[illegible]

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du N. O. Cotton Exchange.)

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 500 balles, comprenant 300 balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est ferme.

Les cotons tachés sont de ½ à ⅝c plus bas que les cotons blancs.

Délivrés sur contrats, — balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	7⅜	7⅜	7⅜
Ordinary	8⅛	8⅛	8
Good Ordinary	8⅝	8⅝	8⅝
Low Middling	9⅜	9⅜	9⅜
Middling	10	10	9⅞
Good Middling	10⅜	10⅜	10⅜
Middling Fair	10⅝	10⅝	10⅝
Fair	11⅝	11⅝	11⅝

FUTURS.

Calmes et stables.

Septembre 9,56 à 9,58 ; octobre 9,38 à 9,39 ; novembre 9,21 à 9,22 ; décembre 9,23 à 9,25 ; janvier 9,31 à 9,33 ; février 9,40 à 9,41 ; mars 9,49 à 9,50 ; avril 9,58 à 9,59 ; mai 9,67 à 9,68 ; juin 9,76 à 9,77.

Les ventes comprenaient 5,900 balles.

MARCHÉS DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 10 ; Galveston à 9⅞ ; à Mobile à 9¾ ; à Savannah à 9⅝ ; à Charleston à 10 ; à Wilmington à 9⅝ ; à Norfolk à 10 ; à Baltimore à 10¼ ; à New York 10 7/16 ; à Boston 10⅛ à 10⅝ ; à Philadelphie à 10⅝ ; à Memphis 9⅞ ; à Augusta 9⅝.

MARCHÉ DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Stable. Cotes : Middling Uplands 10 7/16. Middling Gulf 10 9/16.

FUTURS.

Stables. Septembre 9.73 à 9.74 ; octobre 9.73 à 9.74 ; novembre 9.71 à 9.72 ; décembre 9.71 à 9.72 ; janvier 9.77 à 9.78 ; février 9.85 à 9.86 ; mars 9.93 à 9.94 ; avril 10.01 à 10.02 ; mai 10.09 à 10.10 ; juin 10.17 à 10.18 ; juillet 10.25 à 10.26.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 10,216 balles ; même temps l'année dernière, 32,800 balles ; à tous les ports des États-Unis, 94,293 balles, même temps l'année dernière 196 428 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre 9,094 balles ; même temps l'année dernière 12,918 balles ; de tous les ports des États-Unis 59,860 balles ; même temps l'année dernière, 62,893 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 18,053 balles ; même temps l'année dernière, 35,763 balles. Dans tous les ports des États-Unis 161,580 balles ; même temps, l'année dernière, 200,612 balles.

MARCHÉ DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Calme. Les affaires sont légères. Cotes—5⅜ pour le Middling Uplands et 5⅝ pour le Middling Orléans.

FUTURS

1 p. m.—Calmes et stables.

MARCHÉ DU HAVRE

La demande est bonne et les prix sont fermes. Cotes—73 fr. pour le très ordinaire (sur place) et 73 fr. pour le Low Middling (sur mer).

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE—Ventes 0 barils et 0 boucauts de sucre et 0 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—Nominal.

CENTRIFUGAL—Fort ; les prix sont nominaux.

MELASSE—Open kettle nominal.

CENTRIFUGAL—Stable.

SIROP — à —.

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange.

RIZ ECALE—Ferme ; la demande est bonne.

RIZ BRUT—Bonne demande. $2 50 à 3 75 le sac.

RIZ POLI—Par ton. $12 00

FARINES.

A LA BOURSE.

Cotes officielles de la Bourse.

FARINE—Stable. Patente $5 10 à 5 15, extra fancy $5 35 à $4 90 ; choix $4 30 à 4 40 le baril ; choix $3 90 à 4 0.

FARINE DE MAIS—$2 95.

HORS DE LA BOURSE.

PROVISIONS.

A LA BOURSE.

Cotes officielles de la Bourse pour les lots en gros.

Les provisions sont fermes.

ÉPICERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFÉ—Prime 16⅛ à 16½ ; good 16 à 16¼ ; fair 15⅛ à 15¾ ; ordinary 14 à 14½ ; commun 13 à 13½ la livre.

FRUITS ET NOIX

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton tel $12 00, tourteaux — à — ; farine de graine de coton, ville et campagne, jobbing au dépôt, $20 50 à 20 75 par short ton. Huile de coton crue — à — le gallon ; huile raffinée — à —.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

POMMES DE TERRE—Western $1 45 à 1 75.

PATATES DOUCES—$1 75.

OIGNONS—De l'Ouest $1 35 à 1 75 le baril.

AIL—25 à 50c. par string.

CHOUX—3 à 4c par pièce.

CHOUCROUTE—$3 75.

MARCHANDISES DIVERSES.

CHARBON

VINS ET LIQUEURS.

MARCHÉ AUX BESTIAUX.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de commodités électriques), partiront de la jetée No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit :

LA NORMANDIE, de Kersabiec, samedi 15 sept.
LA BOURGOGNE, Frangeul, samedi 22 sept.
LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 29 sept.

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris)........$100
Seconde classe..........$60
Billets aller et retour à prix réduits.
Entrepont $25, avec ameublement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
J. E. DODART, Agt.,
81 rue Carondelet.

Compagnie Générale Transatlantique.

New-York à Londres via Havre-Southampton, ou via Havre, Dieppe, New Haven—
1re classe, $60.00, $106.00, $128.00.
2e classe, $64.50.

New York à Londres, via Havre, Paris, Calais ou Boulogne et Douvres—
1re classe, $141.00, $121.00, $101.00.
2e classe, $81.00.

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi 19 septembre, à 8 A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants :
KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer

LOUISIANA, Capt. Gager.

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0

Passage—Cabine......$40
Entrepont......$?

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO.,
Rue Carondelet No 42.

MANDEVILLE, COVINGTON ET LES SOURCES D'ABITA.

Le Steamer New Camelia.

A partir du 6 mai 1888, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain ; dépôt Pontchartrain, au pied des Champs Elysées comme suit :

Pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

Tous les jours, excepté les Dimanches et les mercredis à 8 P. M.

DE RETOUR.

Le bateau quittera Madisonville tous les jours à 5:00 A. M.

Les eaux et le temps le permettant, le bateau partira.

EXCURSIONS.

Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Old Landing.

Les DIMANCHES et MERCREDIS à 8 A. M.
Les DIMANCHES et MERCREDIS à 6 P. M.
Prix, aller et retour..........50 cents
Prix, (dans l'excursion) aller et retour à tous les points sur la rivière. 50 cents extra.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à l'extrémité de la rue Elysian Fields.

Le fret délivré à Covington et Old Landing les dimanches et mercredis.

W. G. COYLE, Agent,
No. 47 rue Carondelet.

CHEMINS DE FER.

LOUISVILLE, NEW ORLEANS —AND— TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

[illegible]

Les passagers peuvent rester dans les chars dormoirs de Vicksburg jusqu'au matin.

[illegible]

Ligne courte pour Hot Springs.
JOHN BRADLEY, Agent Général.
E. W. HOW, G. P. & T. A.
P. F. REYNOLDS, Agent.

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.

[illegible]

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager.
[illegible] WATSON, Gen. Tkt. Agt.

Bureau des percepteurs de taxes d'Etat, paroisse d'Orléans.

Nouvelle-Orléans, 18 octobre 1887.

Avis aux acheteurs de propriété sous l'acte No. 82 de 1884, et aux personnes dont les propriétés ont été vendues à l'Etat pour taxes non payées de 1880 et les années subséquentes :

[illegible]

JAMES D. HOUSTON, Percepteur de taxes d'Etat, District supérieur, No 77 rue Carondelet.
CHAS. CAVANAC, Percepteur de taxes d'Etat, District inférieur, No 327 rue Royal.

BASILE BARES,

FACTEUR DE PIANOS

84 Rue Royale, N. O.

SEUL AGENT POUR LES

Pianos GAVEAU, de Paris,

Supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibré pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables.

Accord et réparations de pianos une spécialité.

Prof. CYRILLE C. THEARD,

No 39 rue Union, 2e District.

Leçons chez lui de 9 heures à 10 heures du matin et de 6 heures à 9 heures P. M. Français, Anglais, Volapük. Tenue des livres, 14 oct—

FEUILLETON.

No 1 Commencé le 16 septembre.

Amour d'Automne

— PAR —

ANDRÉ THEURIET.

PREMIÈRE PARTIE

I

Un dernier coup de sifflet ; l'eau bouillonne le long des flancs de la *Couronne de Savoie*, qui fait trois fois par jour le tour du lac, et le bateau quitte lentement le chenal du petit port d'Annecy. Le timonier, juché sur la passerelle, commence à manœuvrer la roue du gouvernail ; là-haut, sur un ciel d'un bleu très doux, sa silhouette précise semble découpée à l'emporte-pièce. Niché dans sa cabine étroite, le capitaine distribue des billets aux passagers. — Le mois de juin s'ouvre à peine et l'heure est matinale ; néanmoins, les voyageurs sont assez nombreux. — A l'avant, des paysannes, coiffées du chapeau de paille savoyard à bords plats, reviennent du marché et encombrent les bancs de leurs paniers ; des cultivateurs, la veste sur l'épaule, causent en patois du prix des bestiaux ; cinq ou six bourgeois d'Annecy discutent entre eux bruyamment les dernières élections municipales ; et trois prêtres, assis à l'écart, la soutane retroussée, le bréviaire sur les genoux, s'entretiennent à mi-voix des affaires de l'évêché. — A l'arrière, une quinzaine de touristes, presque tous étrangers, occupent les bancs du pourtour et, tournés vers les montagnes, la lorgnette à la main, s'absorbent dans la contemplation du lac. Deux dames encore jeunes, droites et hautaines, au milieu d'un monceau de paquets, fument des cigarettes et dialoguent avec volubilité dans un idiome slave qu'elles entrecoupent de mots français ; — une matrone mûre et obèse, voilée de gaze marron, lit à haute voix le guide Murray à deux longues *young ladies* au nez rouge, au chignon en colimaçon et à la poitrine indigente ; debout devant elles, élancé, roux et blafard, un gentleman écoute cette lecture, en serrant frileusement ses épaules dans un plaid à carreaux verts et bleus.—Autour d'un guéridon, quatre jeunes Américains boivent des grogs à l'eau de seltz en fumant d'énormes cigares suisses, ce qui provoque les grimaces et les éternuements d'une dame française, assise sur un pliant près de son mari. La dame s'ennuie et admire médiocrement le paysage ; elle se retourne vers son compagnon, plongé dans la lecture du *Soleil*, et murmure entre deux bâillements : "C'est singulier, voilà cinq jours que nous en sommes Savoie et je n'ai pas encore vu un seul *petit Savoyard* !"....

A travers les groupes circule un grand gaillard en jaquette brune et en chapeau de paille, qui remplit sur le bateau les fonctions de cicerone et de photographe. Portant à la main ses albums reliés par une courroie, il vend des photographies et des plans du lac aux étrangers. On entend par intervalles sa voix insinuante se mêler aux conversations, et on saisit à travers le tapage de la chaudière des lambeaux de son boniment :

—Désirez-vous, madame, un souvenir de votre voyage !.... Assurément le guide Joanne est excellent, mais il ne vous donne pas tous les détails que vous trouverez sur cette petite carte....

En ce moment, il s'approche de la dame anglaise et de ses deux filles, et leur explique les avantages de son plan à vol d'oiseau :

—Vous avez, dit-il en étendant solennellement son bras vers la gauche, vous avez là-bas, dans ce massif d'arbres, la maison où est mort Eugène Sue, et plus loin, à mi-hauteur, une grange où venait se reposer Jean-Jacques Rousseau..

Les Anglaises restent impassibles ; alors, sans se décourager, il se tourne vers le gentleman qui grelotte dans son plaid, et continue :

—Cette carte, monsieur, est le seul souvenir emporté par la reine d'Angleterre, lors de son passage à bord de la *Couronne de Savoie*.

—*Oh ! indeed !*.... s'exclame l'homme au plaid, et, chatouillé dans son amour-propre britannique, il met la main à son porte-monnaie.

Le cicerone, ayant étrenné, poursuit de groupe en groupe ses explications et ses offres de service. Il est arrivé tout à fait à l'extrémité de l'avant, près d'un voyageur solitairement appuyé à la balustrade :

—Monsieur !.... un souvenir de votre voyage ?... Assurément le guide Joanne est excellent, mais....

Le voyageur l'interrompt par un merci bref et agacé, puis se replonge dans sa profonde méditation contemplative.

Vêtu d'un complet de drap gris, coiffé d'un feutre rond à petits bords, qui laisse voir à plein sa figure, il est assez grand et bien découplé. Il a le front large, la tournure élégante, l'air encore jeune, bien que quelques fils gris dans sa courte barbe brune, de petits plis autour des paupières, un teint mat et fatigué, indiquent qu'il a sûrement dépassé la quarantaine. Sa bouche, à demi voilée par la barbe et les moustaches, a de bonnes lèvres dont l'expression doit être charmante lorsqu'il daigne sourire ; ses yeux bruns couleur café sont lumineux et caressants, encore qu'on y lise la langueur un peu ennuyée d'un homme qui a beaucoup vécu.—Pour le moment, il paraît occupé à regarder le paysage grandiose à la fois et riant qu'on découvre devant soi dès que le bateau glisse sur le lac.

L'eau est d'un vert lustré et tendre. Des frissons tantôt argentés et tantôt mordorés la moirent à la moindre brise. Le soleil luit partout. A droite, il baigne l'énorme croupe allongée du Semnoz d'une blonde couleur, très claire à l'endroit où les roches se dénudent, plus foncée et plus chaude aux places où s'épaississent des forêts de sapins ; à gauche, dans la verdure, il fait pétiller des pointes de clochers de village, des murs blancs et des toits de vendangeoirs disséminés dans les vignes. Vers le fond du lac, cinq plans de montagnes s'échelonnent et s'enchevêtrent noyés de brumes transparentes qui veloutent les contours, arrondissent les arêtes, puis s'envolent en fumées blanches et vont former comme un chapeau de nuées autour des cimes les plus hautes. Déjà quelques cimes sont entièrement dégagées et découpent leurs crêtes hardies sur un azur éblouissant, qui semble les poudrer de sa lumière bleue : — le Parmelan s'allonge comme un rempart crénelé entre Annecy et Thônes ; la géante du lac, la Tournette, domine tout le paysage avec ses tours en ruine et ses formidables épaulements où scintillent des plaques de neige.—La lumière attendrie du matin harmonise toutes ces lignes et fond dans une tonalité sans cesse changeante le vert phosphorescent des vignes, l'or des blés, la verdure épaisse des noyers trapus et le velours presque noir des sapins. Une brise légère traverse la nappe céruléenne du lac, y fait des risées couleur d'aigue-marine et apporte jusque sur le bateau l'odeur des vignobles qui commencent à fleurir.

Cet air salubre et parfumé semble ragaillardir le méditatif voyageur en veston gris, penché à l'avant. Sa figure s'éclaire, ses yeux s'animent, ses narines mobiles se dilatent comme pour mieux aspirer cette brise d'est, qui arrive chargée de tonifiants parfums végétaux. Ce n'est plus le même homme. Tout à l'heure la fatigue accentuait les rides de ses paupières et creusait, des ailes du nez au coin des lèvres, deux plis qui le vieillissaient ; maintenant sa taille se redresse, ses épaules s'effacent, son teint se colore ; on dirait qu'il a retrouvé dans les eaux du lac un renouveau de jeunesse. Il allume un cigare et tire de la poche de son veston une lettre à l'enveloppe déchirée, qu'il se met à relire attentivement.

La lettre, timbrée d'Annecy, est adressée à M. Philippe Desgranges, square d'Orléans, rue Taitbout, et en voici le contenu :

"Talloires, 28 mai 1886.

"Mon bon Philippe, voilà bientôt vingt-six ans que nous nous connaissons, et notre amitié ne s'est jamais refroidie. Après quatre années de vie en commun, ni l'éloignement, ni l'âge, ni nos façons de vivre si différentes, n'ont pu affaiblir les sympathies qui nous avaient solidement mariées l'un à l'autre au quartier latin. La vraie amitié est pareille aux plantes de nos montagnes ; une fois qu'elles ont pris pied dans la terre qui leur convient, ni le vent, ni la neige, ni le soleil ne peuvent compromettre leur vitalité persistante ; elles accrochent vigoureusement leurs racines dans les fissures du roc. Ainsi avons-nous fait ; quand je t'ai dit adieu à la gare de Lyon, en septembre 1864, nous nous sommes promis que l'herbe d'oubli ne pousserait jamais sur le chemin qui allait s'allonger entre nous, et nous nous sommes tenu parole.—Dans mon ermitage du Vivier, en face des montagnes qui m'y emmurent, j'éprouve en ce moment une mélancolique satisfaction à me rappeler nos premières lettres bourrées de détails et, de loin en loin, nos courtes entrevues à Lyon ou à Dijon, où nous nous donnions rendez-vous, afin, disais-tu dans ton style d'avocat, "de ne point laisser courir la prescription". Depuis lors, il n'est pas une circonstance intéressante de notre vie, pas un gros ennui ou un petit bonheur, qui n'ait donné lieu à un échange de correspondance. Aujourd'hui, mon cher vieux, c'est encore pour te faire part d'une grave éventualité que je t'adresse cette lettre. Elle te trouvera, je l'espère, à Paris.

"Te te souviens de notre dernière réunion à Dijon, dans l'étroit fumoir de l'hôtel de la Cloche, par une pluvieuse journée d'août. Tu revenais de l'une de tes expéditions galantes, et j'avais été conduire un malade aux eaux de Bourbonne. Si tu te le rappelles, tu t'étonnas de me voir, moi, fumeur obstiné, refuser un cigare, et je t'avouai que, depuis quelques temps, une affection des voies respiratoires m'avait forcé de renoncer au tabac. Nous en plaisantâmes ensemble ; mais, dès mon retour, la maladie s'est aggravée. Maintenant je suis fixé ; je suis irrévocablement atteint de cette mystérieuse et perfide affection que, nous autres médecins, nous appelons l'angine de poitrine. Voici déjà trois ans que je souffre ; les crises deviennent de jour en jour plus violentes. Je suis déjà condamné à vivre emprisonné dans ma chambre, et je prévois qu'avant peu j'irai, comme disent nos Savoyards, *garder les poules de M. le curé*, c'est-à-dire dormir sous l'herbe du cimetière de Talloires. Je puis mourir dans un de ces étouffements qui m'angoissent ; il faut donc que je prenne des mesures pour assurer l'avenir et la tranquillité de ma fille Marianne.

"Elle va avoir vingt-deux ans, mais, bien qu'elle soit majeure, la pauvre enfant sera exposée à de fâcheux ennuis lorsqu'il s'agira de liquider ma succession. Tu sais dans quelles conditions elle est née, et comment mon mariage avec la brave fille qui était sa mère a brouillé avec mes deux sœurs. Marianne, après mon décès, ne peut compter sur le bon vouloir de sa famille paternelle ; quant aux parents éloignés de sa défunte mère, ce sont de pauvres paysans ignorants, qui ne peuvent lui être d'aucun secours.—Ma fortune, il est vrai, est assez ronde et lui donnera une confortable aisance, mais nos terres sont en partie indivises avec celles de mes sœurs ; il faudra procéder à un partage, et ces dernières n'épargneront rien pour grossir leur part au détriment d'une orpheline qu'elles détestent. Elles ne reculeront même pas devant un procès, et Marianne, peu au courant des affaires, laissera un bon morceau de son avoir entre les mains des avoués. Je voulais arranger tout cela de mon vivant, mais cette maladie qui m'a cloué au Vivier ne me l'a pas permis.

"En ces graves et pressantes conjonctures, j'ai pensé à toi, mon ami. Tu es avocat et, bien que tu n'aies pas beaucoup pratiqué, tu sais assez le droit et tu as assez d'expérience pour être le conseil et le protecteur de Marianne. Je fais donc appel à ton dévouement, à cette vivace amitié qui a poussé au soleil de notre jeunesse et qui embaume encore notre maturité. Si tu es libre, accours à Talloires. Hâte-toi, car je sens, à certains prodromes qui ne trompent pas, l'approche d'une nouvelle crise et je voudrais te voir avant de quitter ce monde.... Enfin, quoi qu'il arrive, je compte sur toi, Philippe ! Sois pour Marianne un soutien éclairé, un second père. Ne la quitte que lorsque tous les obstacles seront aplanis. S'il se peut même, si plus tard tu trouves un brave garçon qui lui plaise, occupe-toi de la marier, et ne te désintéresse de ma fille que lorsque son avenir sera solidement assuré.—J'aurais encore bien des choses à te dire, mais la fatigue me gagne. Viens vite, mon bon Philippe ! J'espère durer assez pour te présenter moi-même à Marianne.... Mais si, par malheur, je ne devais plus te revoir, je t'embrasse bien fort et.... je compte sur toi !

"Ton vieux copain,

"MARCELIN DIOSAZ."

II

Par une fâcheuse coïncidence, Philippe n'était pas à Paris quand cette lettre lui fut adressée. Il ne la trouva qu'à son retour, et quelques jours se passèrent avant qu'il pût se mettre en route. Aussi était-ce avec une nerveuse anxiété qu'il regardait le bateau glisser sur le lac. On était arrivé déjà au ponton de Verrier.—Sur la pente tapissée de vignes, parmi des massifs de verdure, les maisons de campagne à la toiture en auvent ouvraient au midi leurs galeries enguirlandées de pampres. Près du ponton, des paysannes, debout dans l'eau transparente, jambes nues et jupes retroussées, tordaient le linge de leur lessive dans un éclaboussement de gouttelettes diamantées. Des rires et des éclats de voix montaient sous les noyers de la rive. Le spectacle de cette activité matinale serrait brusquement le cœur de Philippe Desgranges. En écoutant le rire de ces lavenses si gaillardes et allègres, il se demandait si, dans ce même moment, son ami Diosaz n'agonisait point en vue du lac joyeusement animé et ensoleillé. Il regrettait de n'avoir pas mis à exécution le projet tant de fois discuté, tant de fois ajourné, d'une visite à Diosaz dans sa maison du Vivier. Quel plaisir c'eût été de parcourir avec lui ce pays de Savoie si original et si peu connu, et d'y évoquer sur les cimes des montagnes les spectres toujours chers de leur jeunesse évanouie !....

Insensiblement, de même que, là-bas, les montagnes réfléchissaient dans le miroir du lac leurs pentes drapées de vignes ou de prairies, leurs croupes rocheuses ou boisées, Philippe voyait se refléter dans sa mémoire ces années de jeunesse, avec leurs impatiens désirs, leurs espérances verdoyantes, leurs ambitions hautaines.

Il avait connu Marcelin Diosaz dans un hôtel d'étudiants, voisin du Panthéon. Bien que ce dernier achevât alors sa médecine et eût cinq ans de plus que Philippe, ils s'étaient peu à peu sentis attirés l'un vers l'autre par de secrètes et irrésistibles affinités.—Marcelin était un montagnard robuste et inélégant, à l'œil bleu, limpide et fin. Sous des formes rudes, il cachait une exquise délicatesse d'âme, un sens très vif de tout ce qui est beau.— Philippe, fils de riches bourgeois des environs de Paris, était aussi un délicat, mais un délicat épris de plaisir, curieux de sensations neuves et rares. De bonne heure, son esprit avait été aiguisé et affiné par la vie parisienne, et il affectait une répugnance dédaigneuse pour tout ce qui est trop simple, trop facile, trop clair.— Le même goût pour les choses difficiles et les cimes inexplorées avait tout d'abord rapproché ces natures si différentes. La même foi philosophique et la même admiration pour certains hommes politiques avaient fortifié cette sympathie naissante et peu à peu établi un commerce d'amitié entre les deux étudiants. L'esprit robuste et fin à la fois de Diosaz, pénétrant profondément l'esprit subtil et mobile de Philippe, l'avait rendu plus consistant et plus solide, de même que certains alliages donnent à l'or plus de cohésion et de résistance. Finalement, ces deux personnalités s'étaient si bien amalgamées, qu'en dehors des heures de cours, on les rencontrait presque toujours ensemble.

Ils vivaient dans une étroite intimité, partageant le même appartement à l'hôtel, la même table dans un restaurant du carrefour de l'Odéon, le même cabinet de lecture, les mêmes plaisirs de la journée ou de la soirée. Entre onze heures et minuit, on les voyait descendre, bras dessus bras dessous, des hauteurs de Bullier ; ou les rencontrait, les dimanches d'été, dans les bois de Chaville ou de Verrières, Diosaz herborisant et Philippe chevauchant quelque dada paradoxal. Ils n'avaient point de secret l'un pour l'autre et se confiaient leurs bonnes fortunes.

Tous deux étaient ambitieux, mais avec des perspectives très opposées : Philippe rêvait de luttes politiques en pleine vie parisienne et visait à la députation ;—Diosaz aspirait au moment où il pourrait s'établir dans son pays récemment annexé, et acquérir de l'influence et contribuer au progrès économique et intellectuel de cette nouvelle province française.

Comme la date de ces rêves de jeunesse était déjà lointaine !.... Et comme le temps avait amené des résultats tout autres que ceux auxquels les deux amis avaient rêvé !.... Sur les hauteurs où leur fougue ambitieuse les poussait jadis, tous deux avaient cru voir l'avenir souhaité se dérouler harmonieusement et logiquement comme du sommet d'une montagne on voit les bois succéder aux pâturages, les routes fuir dans la plaine, et les villages s'allonger au bord des rivières. Mais la vie réelle ressemble aussi peu que possible à la vie contemplée de loin à travers les illusions de la jeunesse. Peu d'hommes sont assez doués de volonté et de ténacité pour suivre sans dévier la route qu'ils se sont d'avance tracée ; même lorsqu'ils ont la volonté persistante d'aller droit au but, ils doivent lutter avec d'autres hommes également doués d'une volonté opiniâtre ; ils doivent compter avec les obstacles que la destinée jette au travers du chemin, avec les révolutions, les passions, la maladie,—et surtout avec la mort.

(A continuer.)

En villégiature :

Le marchand de poissons offre des écrevisses cuites.

—Sont-elles fraîches, vos écrevisses ?

—Pour sûr.

—Pourquoi les avoir fait cuire ?

—Pour les empêcher de se sauver.